

poir. Ces angoisses durèrent cinq jours et cinq nuits ; et si vous saviez, mes enfans, combien le temps paraît long quand on souffre de pareilles tortures ! Dans la mine on n'attendait plus que la mort, on la désirait, on l'appelait, quand tout à coup un bruit bien familier à l'oreille des ouvriers se fit entendre. D'abord faible et éloigné, il semble peu à peu approcher. Oh ! si vous aviez pu voir ces spectres vivans se redresser à chaque coup de pic, prêter une oreille attentive, retenir leur souffle dans la crainte d'en perdre un ; si vous aviez vu l'anxiété avec laquelle ils attendaient celui qui suivait et qui leur paraissait si lent à résonner sous ces voûtes silencieuses ; si vous aviez vu quelle sorte de joie frénétique se peignait sur leurs figures pâles et malades lorsque le bruit arrivait plus retentissant, vous auriez pu juger tout ce qu'ils avaient souffert !... Enfin plus de doute on travaille non loin d'eux : « Nous sommes sauvés ! » s'écrie Hubert Goffin, et ce seul cri, comme un accent magique, rend la vie à ces cadavres qui il y a un instant gisaient sur la terre ; ils s'élancent du côté d'où venait le secours, travaillent avec une énergie qui tient du miracle, enfin une sonde pénètre, et bientôt un dernier coup de pic leur fait voir une ouverture dans le puits de Manouster ! Un panier est là pour les tirer du gouffre ; ils se glissent un à un à travers l'étroit pas-

sage, mais Goffin et son fils, fidèles à leurs vœux, sortent les derniers de cet horrible tombeau où ils avaient déjà dit adieu à la vie. Lorsqu'on demanda à Hubert pourquoi il n'avait pas cherché à profiter des premiers secours qui leur avaient été envoyés : « Si j'avais eu le malheur d'abandonner mes ouvriers, répondit-il, je n'aurais jamais osé revoir le jour. — Et moi, ajouta Mathieu, je n'aurais jamais voulu quitter mon père. »

Napoléon, ce grand homme qui appréciait si bien tous les genres de courage, donna à Hubert Goffin la croix d'honneur et une pension de 600 francs. Mathieu, le courageux Mathieu, fut placé au lycée de Liège aux frais du gouvernement. Mais, hélas ! le pauvre Mathieu mourut trois ans après ; et son père, qui avait repris sa profession, fut tué le 11 juillet 1821 par un éclat de mine.

Eh bien ! mes enfans, n'est-ce pas que maintenant, quand vous verrez un beau feu de charbon de terre, vous accorderez un souvenir au brave Mathieu, et que son histoire gravée dans votre mémoire vous prouvera que l'abattement ne mène à rien, et que le courage et le sang-froid peuvent seuls nous aider à sortir des positions les plus terribles et les plus cruelles de la vie.

A. JADIN.

RÉCRÉATIONS DE L'ÉCOLE MILITAIRE.

INCENDIE DE MOSKOU.

Après la victoire de la Moskowa l'empereur se mit à courir sur Moskou avec le centre de l'armée. Il avait hâte d'arriver. Moskou était le prix de la bataille, il voulait s'en emparer au plus vite, et la volonté de l'empereur ressemblait à la foudre ; elle allait le même train.

Quelques régimens de cosaques, et quatre batteries d'artillerie en avant de la ville sur la montagne dite des Moineaux, s'opposèrent seuls à sa marche rapide ; mais il leur passa sur la tête sans y faire attention ; et les Russes se retirèrent de l'autre côté de Moskou qu'ils ne pouvaient plus défendre. — On eût dit que l'armée française et son chef étaient un fleuve de feu tombé du ciel que rien ne devait arrêter avant qu'il se fût consumé de lui-même.

Les Russes en se retirant laissaient un désert derrière eux et brûlaient le blé en herbe et déjà mûr pour la récolte, ils brûlaient les grains récoltés, ils brûlaient les meules de foin, les métairies et les cha-

teaux, faisant au sein de leur pays des ravages plus affreux que les ravages d'une invasion ennemie. — C'était presque la fureur des guerres civiles. La plus cruelle de toutes les guerres.

Pour nous c'était un triste et menaçant présage ! Nous commencions à nous épouvanter de cette immense solitude qui nous entourait, et plus d'un soldat tournait les regards vers l'Occident, avec un soupir étouffé et une larme arrêtée dans sa paupière. Nous étions si loin de notre belle patrie, et tant d'obstacles s'opposaient à notre retour ! — Pour le soldat la patrie absente c'est déjà la patrie morte.

Cependant lorsqu'après avoir franchi la Moskowa nous découvrîmes la vieille capitale de l'empire des czars ; lorsque nous vîmes briller au soleil ses tours étincelantes et dorées, ses tours de plomb, et ses clochers en aiguille, puis s'élever en nuages épais, et rester suspendue comme un dais au-dessus de son enceinte, la

forme de ses vingt mille cheminées, alors la patrie dont le souvenir nous avait attendris fut un instant oubliée, et un long cri de joie retentit dans tous les rangs. Moskoul! Moskoul! — Comme les matelots disent : terre! terre! après une longue et pénible traversée.

Moskou est la première ville russe dont le nom ait eu quelque retentissement en Europe. Ce fut autrefois la résidence des czars, et le berceau où se développa cette puissance colossale du Nord, encore ignorée il y a deux cents ans.

Un seul homme a fait la Russie, mais un homme de génie, comme il en faut pour créer ou changer la face des empires. Pierre-le-Grand, élevé au milieu des scènes de carnages et de révolte, était destiné à périr. On ne lui avait rien appris des arts ni des sciences; les Russes étaient encore un peuple à demi sauvage; mais la civilisation, qui alors éclairait toute l'Europe, arriva jusqu'à Pierre, et il accepta la civilisation avec reconnaissance pour sa gloire et celle de l'empire. — Il était sur le trône alors, il y était arrivé au travers de mille dangers; c'est du reste la bonne manière. A la Russie, qui n'avait ni flottes ni armée, il donna une flotte et une armée; après cela, fut soldat et matelot; puis bientôt il construisit une belle et grande ville qu'il appela Pétersbourg, de son nom: comme cette ville par sa position sur la Baltique présentait d'immenses avantages commerciaux, il destitua Moskoul, et donna le rang de capitale à Pétersbourg. — Du reste Moskoul reçut une indemnité; il pava ses rues qui ne l'étaient point, et l'orna de ces magnifiques palais en pierre de taille qui semblent si riches et si pompeux au milieu de ses maisons en bois.

Moskou, enfermé dans cinq murs d'enceinte, s'étend dans un cercle d'une circonférence de 7 lieues. La rivière de la Moskowa partage la ville en deux, et arrose de vastes prairies dont elle est entourée. Avant que St-Pétersbourg eût pris la première place dans l'empire, Moskoul comptait cinq cent mille habitants; mais Saint-Pétersbourg lui en a pris à peu près deux cent mille, et il ne lui en restait guère que trois cent mille à l'époque de notre invasion en 1812.

Ce fut par une belle matinée du mois de septembre, par une température comme la température de Paris pendant le premier mois d'automne, que nous approchâmes de ses murs. — Les murs n'étaient pas défendus, ou plutôt ils l'étaient trop bien par le triste et morne silence que nous y rencontrâmes: dans les faubourgs, dans les rues, sur le seuil ou aux fenêtres

des maisons, pas un cri, pas un visage humain, amis ou ennemis. — C'était comme une entrée triomphale dans une ville que la peste aurait dévorée, dans la capitale du royaume de la mort.

Cependant nous avançons au pas; l'empereur au milieu de sa garde et de son état-major, précédé du bruit du tambour et des trompettes. Arrivés au Kremlin, cet ancien palais des czars, nous vîmes quelques malfaiteurs, des pauvres couverts de haillons, s'enfuir à notre aspect. C'était là tout ce qui semblait rester de la population de Moskoul, population illustre, population composée de la plus grande noblesse russe. L'empereur occupa le Kremlin; on distribua à l'armée les autres quartiers de la ville. Le pillage fut toléré; on ne mit des gardes qu'aux grands magasins de comestibles. Moskoul avait des vivres pour 8 mois; notre subsistance paraissait assurée; cela nous donna du cœur.

Mais le soir une grande fumée s'éleva de la *Bourse*, immense lazaret qui servait d'entrepôt au commerce. — Les Russes y avaient mis le feu en se retirant. On chercha les pompes pour l'éteindre; les pompes avaient été enlevées. Alors nous nous rappelâmes que les Russes avaient menacé de brûler toutes leurs villes, et sous le poids de ce souvenir nous attendîmes le lendemain avec épouvante.

Moskou avait alors pour gouverneur le comte Rostopchin, homme d'énergie extrême, à qui nos succès que rien n'arrêtait inspirèrent une résolution désespérée. D'accord avec la noblesse, qui voulait avant tout sauver l'honneur national, voyant qu'il fallait nous abandonner la ville, il voulut ne nous laisser que ses débris entre les mains. — C'était un bien grand sacrifice; mais c'était nous faire tout perdre. — A la guerre le gagnant n'est jamais que celui qui perd le moins; et après tout, quelque important que fût Moskoul, mieux valait encore perdre cette ville que de perdre l'empire. Il est de terribles circonstances, d'affreuses nécessités auxquelles il faut céder. Lorsqu'il s'agit de patrie, tout intérêt particulier doit disparaître devant l'intérêt général, et l'intérêt d'une ville, comparé à celui d'un pays, n'est qu'un intérêt particulier: aussi ce grand acte de dévastation est devenu un titre d'honneur et de patriotisme pour le comte Rostopchin; et, quoique nos glorieuses armées en aient été victimes, nous devons lui rendre justice.

Mais il fallait des bras sacrilèges pour l'exécution de cette grande pensée. Le comte Rostopchin les alla chercher au bagne; il donna la liberté à deux cents

malfaiteurs à qui leurs crimes avaient mérité les fers, et leur pardonna pour le présent et pour l'avenir à condition qu'ils embraseraient la ville. — Ils acceptèrent la condition. Armés de fusées incendiaires, du haut des tours et des clochers ils les lancèrent sur les toits pendant la nuit. Le comte Rostopchin leur a dû des remerciemens, car ils travaillèrent en conscience.

Il y avait un mois à peine que nous occupions la ville, quand un matin, en nous éveillant, nos regards furent frappés par l'effroyable apparition d'un immense incendie. La ville s'était peuplée tout à coup, ses habitans cachés à notre arrivée, poursuivis par le feu, venaient de sortir de leurs retraites, et mêlaient leurs gémissemens à nos cris d'indignation. Les femmes, les enfans, les vieillards couraient à travers les rues, confondus avec les soldats que le danger ne pouvait arrêter, et qui se précipitaient au milieu des flammes pour en arracher les objets de luxe, ces soiries, ces fourrures, ces vases d'or et d'argent dont ils devaient, hélas ! se servir si peu de temps !

Le vent était sec, le soleil ardent ; l'incendie marchait à pas de géant. Il entourait la ville, dont les maisons semblaient bouillonner dans une fournaise ardente.

A Moskou tous les chiens sont attachés à la porte des hôtels ; ces misérables animaux qui ne pouvaient reculer devant cette mer de feu dont les flots s'avançaient sur eux, poussaient des hurlemens effroyables. Ces hurlemens, le bruit des planchers qui s'écroulaient, les cris des soldats qui pillaient, les coups de fusil tirés sur les incendiaires, le roulement de l'artillerie sur le pavé des rues, puis cette confusion des chefs et des soldats, de l'infanterie et de la cavalerie.. C'était un désordre d'horreur dont aucun champ de bataille, quelque vivement disputé qu'il fût, ne nous avait présenté le tableau.

Il y a à Moskou un hôpital militaire construit par Pierre-le-Grand. C'est le pendant de notre hôtel des Invalides. — Vingt mille blessés ramassés sous les murs de Smolensk ou sur les bords de la Moskowa, y étaient entassés, les uns avec une jambe emportée par un boulet, d'autres avec une balle dans la poitrine, ceux-ci avec un bras enlevé, tous braves guerriers tombés glorieusement en défendant la patrie... Pour eux la fuite était impossible, il fallait rester là comme on reste dans une redoute, jusqu'à ce qu'on y meure... L'incendie après l'avoir long-temps respecté s'élança enfin sur ce sanctuaire du courage malheureux, et l'attaqua avec une fureur frénétique, comme s'il avait pu s'en défendre... Ces soldats mutilés, habitués à attendre la mort de pied ferme quand cela se présentait franchement sur le champ de bataille, lui demandaient grâce en la voyant si horrible, et, ne pouvant l'obtenir, ils se mirent à s'entre-tuer et ne donnèrent à l'incendie que des cadavres ensanglantés.

Vous dire, mes enfans, les scènes épouvantables de cette fatale nuit, serait impossible : nous ne pouvons, dans notre cadre restreint, que vous en indiquer les terribles résultats. L'empereur, voyant qu'il n'était plus possible de tenir la ville, quitta le Kremlin, entouré de sa garde, et parvint à sortir de Moskou sous une grêle de décombres. Ce fut de ce jour que data cette fameuse retraite qui a été si fatale à nos armes, jusque-là toujours victorieuses. Notre armée s'était montrée si grande dans tant de combats, qu'il fallait plus que des hommes pour la vaincre, il fallait les élémens. Ah ! mes amis, l'incendie de Moscou est devenu la cause de la mort d'un grand nombre de nos braves.

E. BERGOUNIOUX.



Journal

Des

Enfans



2

